

**14**

**LÉON FAURE**

Lorsque tu n'as pas encore publié, tu rêves d'un premier livre, un vrai, ou qui ressemble le plus possible à un vrai, c'est-à-dire qui ne te coûte rien, qui ne t'oblige pas à taper tes copains pour avoir l'impression que tu es lu et qui porte ton nom sur la première de couverture, pour attester que c'est bien toi qui l'as écrit, c'est-à-dire nourri de ta propre substance, comme un veau élevé sous la mère, encore un peu flageolant sur ses pattes, mais sain. Sain, tu m'as compris. Pas engraisé avec les hormones d'un autre.

Je ne t'apprends rien, là, n'est-ce pas ? Tous ceux qui affichent leur nom ne sont pas les géniteurs bon teint qu'ils

prétendent être, et une couverture n'apporte aux lecteurs aucune certitude sur l'identité véritable de celui qui se prétend l'auteur. Tu le sais. D'ailleurs, nous sommes quelques uns à penser qu'il serait marrant de définir une sorte d'appellation contrôlée, façon produit de terroir – poulet de Bresse, camembert de Normandie ...–, qui renseigne le lecteur sur la qualité du produit qu'il achète. Ici : *Faux livre d'un faux derche*. Là : *Produit maison, écrit par son auteur*. Un label. *Le Label main*<sup>1</sup>. Le lecteur ne serait plus trompé sur la marchandise. Il achèterait en connaissance de cause. S'il a envie de consommer des saloperies industrielles, bourrées de d'émulsifiants et d'adjuvants de toutes sortes, libre à lui, il est prévenu. Mais il sait qu'il peut trouver aussi de la pure fabrication artisanale, appétissante, goûteuse dès le premier mot, élaborée à l'ancienne, amoureusement fumée au feu de son auteur, figolée, ponctuée à la respiration... et pour le même prix ! Parce que les cochonneries fabriquées qui s'évalent ne sont même pas meilleur marché, penses-tu. Ça

---

<sup>1</sup> Formule inventée par l'ami Claude Duneton, en forme de cri de ralliement, lorsqu'il a commencé à rameuter ses copains, pour leur faire les poches, (dont celles de *ma pomme*, qui a fait office de trésorier pendant quelques années) en vue de créer une librairie : *La lucarne des écrivains*, qui existe aujourd'hui au 115, rue de l'Ourcq, à Paris 19<sup>e</sup>.

pourrait alerter la clientèle !

Je ne vois qu'un obstacle à l'institution du *Label main*. Pas dans l'établissement des critères pour l'obtenir. Il suffirait simplement de demander à l'impétrant de présenter son manuscrit dans ses différents états, ses recherches, enfin, des échantillons de tout ça... Facile à produire par n'importe quel artisan. C'est dans le contrôle qu'apparaissent les embrouilles. Surtout si l'idée fait école et que les consommateurs se mettent à rechercher les produits naturels. Va savoir, avec la mode du bio ! Tu imagines alors la flopée de clandestins qui va se bousculer pour profiter du système. Il faudrait alors créer une administration du label et une police qui traque les contrefaçons, déjoue les tentatives de corruption de ceux qui déjà se payaient des nègres et qui paieront pareil pour obtenir leur brevet. Hou là ! Organisation, gestion, répression, ça nous embarque loin, une affaire pareille. Surtout avec des auteurs ! Une population d'énergumènes, qui compte une fameuse densité de libertaires au mètre carré ! Mais ferme les yeux un instant, suppose qu'un vent de vérité se lève et décrète : dorénavant, les promesses n'engagent plus ceux qui y croient, mais ceux qui les font. Tu imagines le tableau ? A tous les étages de la société, un sacré chambardement !

Allez, rouvre tes quinquets. C'était juste pour rigoler.

Mon premier livre<sup>2</sup> avait toutes les apparences d'un vrai. Un peu trop même et cela me gênait. En effet, Jean-Louis Yaïch, l'éditeur, avait décidé de faire figurer ma photo sur la quatrième de couverture. Je trouvais prématuré que l'on m'affichât ainsi, dès ma première sortie officielle. La présence d'une photo, pour moi, renvoyait aux grandes collections, aux écrivains confirmés, qu'on peut montrer, puisque aucun doute n'est plus permis sur leur valeur littéraire. Et même si la ressemblance entre le cliché et son modèle est toujours éphémère, la photographie impose son sujet d'une façon presque immuable, vêtu déjà pour la postérité.

J'aime connaître le visage de mes écrivains. Souvent je les observe. Des face à face silencieux, où je scrute longuement leurs traits, derrière lesquels j'entends rouler des rumeurs de grands fleuves. Comment soulever le voile des apparences et pénétrer dans le tohu-bohu de leurs sources ? Entrevoir l'embryon d'une œuvre, assister à son déploiement, s'approcher du miracle et tenter d'en capter les lueurs... À force de patience, je finis par déceler une

---

<sup>2</sup> *L'homme de pierre*, éditions Léon Faure, collection « Les enfants peuvent lire aussi », 1981.

intention dans la fixité d'une pupille qui s'anime, un pli de la lèvre qui s'adoucit, complice. Échange fugace, haute intensité, le mystère vacille un instant, semble hésiter au bord d'une confiance, puis se referme et se perd dans le portrait de l'auteur toujours immobile et muet.

Ma photo sur mon livre, ça clochait. J'étais trop débutant. La collection trop jeune et l'éditeur aussi. Je me sentais embringué dans un drôle de plan, gêné aux entournures. On se la jouait, à la mode pourquoi-pas-comme-les-grands ?

Peut-être que si j'avais refusé catégoriquement d'être affiché sur la quatrième, j'aurais obtenu gain de cause. Mais je n'ai pas refusé, justement, ni même protesté du bout des lèvres. Je suis resté consentant, en espérant vaguement que mon portrait placé sur ce livre, en tête de mon parcours, anticipe une réalité à venir, dont, sait-on jamais, un simple processus d'identification – se prendre pour sa photo – pouvait précipiter l'avènement. Le fameux piège du qui ne risque rien n'a rien !

J'ai donc accepté pour cette raison, mais aussi à cause d'un autre aspect des relations avec mon éditeur qui me souciait bien davantage, car il laissait planer une impression de bricolage, de faux semblant, peut-être même de piège à gogo. En effet, je n'avais pas de contrat

et je voulais m'occuper de cette priorité. C'était une grosse ombre au tableau, tout de même. D'autant plus que discuter le bout de gras – gras, c'est manière de dire –, je n'étais pas champion. Je ne savais pas comment aborder le sujet. J'avais peur de paraître intéressé, de vouloir toucher des sous, gagner ma vie. Sous nos latitudes, les picaillons sont toujours suspects, mis à part ceux des artistes et des sportifs renommés qui échappent à la règle commune. Je craignais qu'on me rétorque : « Gagner des ronds ? Mais enfin monsieur, écrire c'est un passe-temps pour vous, non ? Un pur violon d'ingres, une activité secondaire, tout ce qu'il y a d'optionnel. Pas un travail à la métro-boulot-dodo ! »

Les gosses t'interrogent souvent sur ce sujet :

— L'écriture pour vous, c'est un travail ou un plaisir ?

Les gosses ont le chic pour aller à l'essentiel. Travail ou plaisir ? Je leur expliquais que c'était les deux : sacré taf et jubilation intense, mais de courte durée. Du concentré à te donner des velléités d'ascension, du gonflant à l'âme. Sauf que cet élixir n'est pas donné, mais qu'il faut le conquérir, comme un sommet perché en équilibre à l'extrême pointe de sa face nord.

— Tenez, vous allez comprendre.

Zoltan, par exemple, tu m'as dit que tu jouais au foot. Tu marques souvent des buts ? Ah, tu es goal. Qui est-ce qui est attaquant, parmi vous ? Toi Guillaume. Bon, les buts ? Coriace, hein ! Pourtant, tu t'entraînes tous les mercredis, tu ne manques aucun match, assidu. Alors, quand il t'arrive de marquer, qu'est ce que tu ressens, qu'est-ce que tu fais ? Tu hurles, tu fais le tour du stade en enchaînant les galipettes ?... Et toi Gisèle, c'est bien toi qui fais du piano. Ah non, toi c'est vrai, c'est de l'euphonium. C'est Lisa le piano. N'importe. Qui est-ce qui joue encore d'un instrument dans la classe ?... Hé là, maîtresse, vous avez de quoi former un orchestre symphonique, avec cette flopée de musiciens ! Donc pour vous, tous les jours c'est solfège, partitions, déchiffrage et exercices. Ça rigole pas. Mais au bout du bout, la récompense vous attend, l'audition devant toutes les familles de l'école de musique rassemblées, avec les applaudissements à la fin, et les yeux rimmel fondu des mamans, tellement émues de vous avoir entendu si bien jouer, aux côtés des papas sidéralement sidérés.

Il n'arrive qu'une fois par an cet événement, pas tous les matins. Mais alors là pardon, bonjour les frissons ! Vos jambes fourmillent, flageolent un peu, et un roulement de cavalerie fait du tintouin dans vos poitrines. La tête vous

tourne de tout ce bruit, vous voudriez parler, mais vos mots font des bulles, vous pétillez en ivresse de champagne... Vous savourez ce moment, intensément, et, à peine le temps de vous sentir heureux, la joie s'en va déjà, pfuit ! Silence radio sur toute la ligne et calme plat. Plus rien. La plage lisse, vide, après les caresses de la marée.

ALORS, L'ENVIE MONTE EN VOUS DE RETROUVER CET INSTANT !

Vous reprenez l'entraînement, vous préparez le prochain match, la prochaine audition, pour ressentir à nouveau cette même plénitude ... Une magie à votre portée, cousue main par le travail, où la nostalgie de ces instants féeriques vous accompagne.

Dans l'écriture, pour revenir à votre question, c'est un peu comme dans le sport ou la musique, ou dans toute autre activité facultative, qui nous verrait très malheureux si on devait y renoncer.

Pigé ?

Ah ma foi oui, qu'ils pigent les gamins, et vivement ! C'en est du pur bonheur de les voir comprendre quand tu leur expliques. Comme si tu leur installais des pierres dans le lit de la rivière pour qu'ils traversent sans s'éclabousser.

Tu les regardes poser le pied, trouver d'instinct leur équilibre et franchir le courant, hop, hop, hop, légers de tes efforts de passeur.

En revanche, faire admettre aux adultes (tu en rencontres de très obtus, et toutes classes sociales confondues !) que plaisir et travail ne sont pas antinomiques et que le premier ne peut constituer la seule rémunération du second, est beaucoup plus délicat. Parce que j'essaie d'expliquer, bien entendu, quand le sujet arrive sur le tapis. C'est mon premier réflexe : faire comprendre. Comme avec les gosses. Sauf qu'avec les grands, pardon ! Sous leur apparente approbation, il leur reste toujours une résistance ; l'idée que le plaisir, au jour d'aujourd'hui, c'est déjà pas si mal payé, sans compter la notoriété que tu es censé capitaliser, et que de toute façon rien ne t'oblige à les écrire tes sacrés bouquins.

— Si c'est si pénible, pourquoi tu laisses pas tomber. Ce boulot, t'en as pas besoin pour vivre !

Là, en une fraction de seconde, mon prurit pédagogique m'électrise à nouveau, à fleur de derme. Vivre ! J'ai envie de lui dérouler quelques nuances de ce verbe singulier à mon contradicteur, et puis je renonce. Je discute plus, je flingue.

— Et toi ? je lui réponds. Ton salaire, c'est un

dédommagement ? Ton patron te paie parce que ça t'emmerde d'aller bosser ?

J'étais lourd, aussi, avec mes réticences à aborder franchement les questions de contrat, d'engagement légal, avec Jean-Louis Yaïch. Je me laissais miner par la peur sourde de me faire jeter. Pas sur le mode : « Qu'est-ce que c'est que ce va nu pieds ? Ça commence à peine et ça parle déjà de passer à la caisse ! », mais plutôt sur le mode : « Si t'es pas content, tu peux toujours aller voir ailleurs ! » Parce que j'avais déjà fait le tour de l'ailleurs, et que je n'étais pas spécialement en position de force pour négocier quoi que ce soit. Je prenais ce qu'on me donnait, bien content d'avoir un éditeur, et merci beaucoup.

Ailleurs ? Les maisons qui pouvaient m'accueillir n'étaient pas légion et aucune ne m'attendait comme le Messie.

J'avais deux projets bouclés qui patientaient en coulisse. L'un chez Ipoméé, l'autre à La Farandole. Un troisième en approche chez Magnard. Je ne pouvais pas représenter un autre texte dans ces maisons, tant que ces livres n'étaient pas publiés. Quant à attendre, pas question. J'étais trop pressé de montrer ce que je savais déjà faire de bien, une plume à la main, pour apporter des garanties à

mon argumentaire militant. Je voulais continuer, avancer à marche forcée, avec d'autres manuscrits incasables à caser, et j'étais drôlement content d'avoir pu accrocher Léon Faure, avec sa collection *Les enfants peuvent lire aussi*. Un quasi manifeste éditorial cet intitulé ! Pile poil taillé pour les types comme moi. Alors, mes réticences sur les approximations de la gestion, tu penses bien que j'ai mis mon mouchoir par-dessus. À quelle porte aurais-je pu aller taper, d'abord ? Tiens, suis-moi. On va faire le tour de la place.

Hachette ? Pas la peine d'y penser. À cette époque, Laurent David régnait sur les collections, et le *Livre de Poche Jeunesse*, la plus digne de m'intéresser, n'était accessible qu'aux auteurs classiques, français ou étrangers, à quelques autres aussi, mais dans la proportion des pépites dans un mètre cube de sable aurifère. Il y avait aussi quelques collections laboratoire, comme *La bouteille à l'encre*, où l'on trouvait Fournel, Rodari, Bichonnier... Des pointures. Mais je n'avais ni la taille, ni les qualités requises pour entrer dans l'une comme dans les autres. Pas la maille, l'ablette ! À la baille !

Suivant !

L'École des loisirs. Ah, ça, une belle maison ! J'aurais bien aimé poser mes sabots dans son écurie. Mais j'étais

déjà cheveu-léger bénévole, bataillant pour faire connaître et défendre sa production, et, après de multiples envois de textes refusés, j'ai fini par me rendre compte que je ne pourrais jamais être dedans et dehors.

Gallimard ? Gallimard le royaume, l'élégance. Un certain culot avec ça, de l'inventivité à revendre, et cette manie agaçante de tenter des coups et de les réussir. Tous ces mérites accumulés sous l'éternel pull marin de Pierre Marchand. Difficile d'accès, Gallimard, mais prenable. Je le sentais et je poussais mes pions.

Avec Marchand, les choses avaient pourtant mal commencé. Quand il avait lancé sa collection *Enfantimages* – albums de poche, couverture cartonnée, textes classiques (Bond, Ionesco, Joyce, Giono...), illustrateurs contemporains recherchés du moment (Delessert, Galeron, Lapointe...), j'avais été estomaqué par son aplomb. Que dis-je ? Son impudence. La ressemblance avec les albums de Ruy-Vidal était frappante. Un copié-collé, passé au laminoir de la logique de collection. Des textes indiscutables, de belles images, certes, mais dans une facture uniformisée, froide, sans esprit. Un fac-similé. Ce que la lueur est à la lumière. Comble de l'ironie, la parution des premiers albums avait été accompagnée d'un encart de présentation, écrit par une personnalité de l'époque,

Geneviève Patte, la patronne de *La joie par les livres*, qui n'avait jamais laissé passer une occasion de contester le travail de François. Là, vraiment, j'en suis resté scotché par leur culot. Le triomphe des vainqueurs qui festoyaient dans le palais, rebadigeonné à leur convenance, de l'ancien roi en exil !

Pardon ? Tu peux répéter ? Tu dis que celui qui récolte les fruits n'est pas toujours celui qui a planté l'arbre ? Que c'est vieux comme mes robes et courant comme l'électricité ? Et alors, c'est une raison pour ne pas hurler ? Courant peut-être, mais carrément dégueulasse, cette injustice à haute tension. De quoi se faire électrocuter !

Comprends-moi bien. Je ne conteste pas les illustrateurs qui avaient trouvé du boulot dans une grande maison et voyaient leurs bouquins diffusés, connus, vendus. Non, ce qui me révoltait, c'était la récupération du travail du pionnier par la puissante machine de guerre. Et je l'avais écrit dans une note publiée par *Trousse-Livres*, où je disais en gros que Gallimard jouait sur du velours, qu'il avait patienté tranquillement jusqu'à ce qu'une masse critique de lecteurs soit préparée à de tels albums, pour rafler la mise, sans courir aucun risque. Que Gallimard était un grand éditeur, sans aucun doute, mais en l'occurrence, grand surtout d'avoir su attendre.

Oh nom de bleu ! l'Amiral Marchand n'avait pas l'habitude qu'on le contredise. L'effleurer c'était déjà le brutaliser. « Grand d'avoir su attendre », mon expression l'avait foutu en rogne, les copains me l'ont répété, plus tard. Raymond Rener, l'infatigable et ubiquiste médiateur des productions de Gallimard jeunesse en faisait tomber la cendre de sa clope dans la mousse de son demi, tellement il se boyautait. Il faut dire que, dans ma naïveté, croyant que ces monuments de l'édition étaient inaccessibles à toute critique, je n'avais pas vitupéré avec le dos de la cuillère. Marchand était tellement furibard de m'avoir lu ironiser sur son projet, qu'il m'avait même téléphoné pour me souffler sa colère dans les bronches. Événement rarissime. Toutes celles et ceux qui ont espéré l'avoir un jour au téléphone m'en sont témoins.

Je l'ai donc écouté, sans pouvoir en placer une, dans mes petits souliers tout de même, d'avoir déclenché une telle avalanche, et je me suis laissé assommer par un argument béton auquel je ne m'étais pas préparé : le prix ! En effet, les bouquins n'étaient pas chers, moins que des albums grandeur nature évidemment, et, à travers cet argument, mon contradicteur, malin comme un singe, m'opposait comme un piège son action en faveur de la démocratisation du livre, chère à tous les agitateurs de

mon espèce. Des livres de prix, à petit prix, pour les pauvres ! Un slogan beau comme de l'antique, qui me ramenait l'élitisme en pleine poire !

Du toc, en réalité ! Le prototype du faux problème, cycliquement brandi par les associations de consommateurs qui appliquent aux livres leur logique consumériste de défenseurs des machines à laver. Depuis des décennies, ils nous dégoisent la même salade. Rien d'étonnant que leur démagogie marchande les conduise à soutenir le tout gratos d'internet, appuyés par les hymnes du libre accès à la connaissance, entonnés par les hérauts de la gauche. Plus complaisant, tu meurs !

Le prix, je me coltinai avec lui dans toutes les réunions que j'organisais. Avec les instits, les parents, les foyers ruraux, les MJC.

— Les livres sont trop chers ! On n'a pas de ronds pour en acheter !

Voilà l'antienne qu'on fredonnait partout. Trop chers, mon œil ! Mais, c'est sûr, chez nous, quand tu pleurniches sur les moyens, tu es toujours gagnant-gagnant et ragnan-gnan ! Seulement quand on veut en avoir le cœur net, en laissant de côté les idées des autres et leurs slogans louches, et qu'on se décide à entrer en personne dans les eaux d'un problème, on se rend compte que le lit

de la rivière est généralement moins profond qu'on l'imagine depuis la berge.

À mes collègues instits, devant lesquels je n'arrivais pas les mains vides, je répondais ceci :

— Voici une liste de bouquins, tellement indispensables à l'apprentissage de la lecture que vous ne pourrez plus vous en passer, lorsque vous les aurez lus. Si vous ne trouvez pas de libraires pour vous les fournir, je vous aiderai à les obtenir. Je vous l'ai chiffrée. Rapportez-en le montant au montant global de vos crédits annuels et voyez ce qu'il représente. Huit, dix, douze pour cent ? Est-ce que vous n'avez pas dans vos dépenses de fournitures scolaires huit, dix, douze pour cent d'achats moins fondamentaux que ces livres-là ? Conclusion !...

On ne réglait pas la question en une soirée, évidemment. Parce qu'il fallait considérer l'école comme une unité, et non plus comme un regroupement de classes. Donc, globaliser les dépenses, et cesser de considérer que ces *livres de bibliothèque* étaient du loisir facultatif, au même titre que la pâte à modeler, pris en charge par les coopératives de classe. Donc, ne plus gérer les ronds à la petite semaine. Donc, concevoir cet achat comme un projet pour tous les élèves et le financer en définissant des

priorités. Et, à terme, prévoir un lieu central où installer ces bouquins dont le nombre allait grossir d'année en année, donc envisager la création d'une bibliothèque

Tu vois où elle nous entraînait, cette anodine question du prix ? Vers une autre façon d'enseigner, ni plus ni moins.

Je disais aussi aux parents :

— Regardez ce que vous achetez à vos enfants. Faites le tri entre l'indispensable et le superflu : achats spontanés de bout de gondole avant de passer à la caisse, démission devant un caprice pour avoir la paix, et autres saletés. Faites la somme de ce superflu et ne venez pas me raconter que vous n'avez pas d'argent pour acheter des livres !

Immanquablement, on me répondait :

— Oui mais on les trouve pas ces bouquins-là ! (J'avais ouvert mes deux ou trois caisses standard, qui m'accompagnaient partout, et j'avais commencé par laisser les gens feuilleter les livres que j'avais apportés.)

Alors, comme je savais que les objecteurs ne se donneraient pas les moyens d'aller au livre, avec les copains de la commune qui m'avaient invité, on faisait venir le livre à eux, en organisant des expos vente, à Noël ou à la fin de l'année. Parfois, les instits prenaient la

manifestation en charge – plus de boulot qu’il n’y paraît–, parfois une association affiliée à la FOL<sup>3</sup>, pour contrecarrer la mauvaise volonté des hostiles, qui voyaient nos livres d’un mauvais œil, et qui nous accusaient de faire du commerce à l’école, comme de vulgaires marchands du temple, pas gênés par ailleurs de faire venir le photographe et de vendre les photos de classe avec ristourne à la coopé !

Imparable mon argumentaire. J’y croyais mordicus, et certaines écoles, certains parents se laissaient convaincre. Mais la plus grande partie d’entre eux préféraient le statu quo. L’habitude, mon Loulou ! La force de l’habitude que tu n’arrives pas à contrarier par le simple attrait d’un produit moins cher, quand ce produit est un livre. Et derrière l’habitude, un autre obstacle à vaincre d’abord. De fond. Celui de l’intimidation. Le livre, en effet, pour ceux qui n’en achètent pas et dont la grande majorité le pourrait, est un visiteur venu d’une planète savante. Comme tous les extra-terrestres, il fait peur, et pour effacer cette peur, il n’existe qu’une solution : apaiser, apprivoiser, prendre le temps de la confiance, de l’échange, aider, tenir la main pour libérer le frémissement des mots, accepter les émotions cachées qu’ils éveillent en nous, s’offrir au trouble qu’ils nous

---

<sup>3</sup> Fédération des Œuvres Laïques

communiquent, les autoriser à changer la qualité de l'air que l'on respire, les écouter nous façonner par leur transparence, puis, quand la dernière réticence est enfin vaincue, passer le relais, susciter de nouvelles volontés, qui, à leur tour, gonfleront cette suprême marée de l'équinoxe des livres.

Dans cette démarche d'appropriation, le prix ne compte pas pour peu, je le sais, mais dans une bien moindre mesure que l'éducation. Sur ce champ de bataille il faut s'évertuer sans cesse, sans abaisser ni sa garde, ni ses exigences, ni la qualité des ouvrages. Rien n'est jamais acquis. Sisyphe, toujours, et son fichu caillou. Mais cette tâche, qui se mesure à l'échelle d'une nation, n'a aucune chance d'aboutir sans la détermination pérenne de ceux qui décident de son avenir. C'est pourquoi on réclamait si fort des bibliothèques dans les écoles, et plus de bibliothèques dans les communes. Rendons mérite à la gauche de Mitterrand : elle a beaucoup favorisé ce mouvement.

Aujourd'hui, la question de la distribution a sensiblement évolué par rapport aux années quatre-vingts, mais le prix, non. En tout cas, pas dans la tête des gens.

Allez, silence, j'enfonce des portes ouvertes !

Avec Pierre Marchand, le vent a soufflé, puis s'est

calmé. Après avoir subi la furie de son monologue, j'ai été bien incapable de lui répondre, et d'ailleurs, il ne m'en a pas laissé le temps. Il est donc sorti vainqueur de ce duel, et moi vaincu. Mais il n'était pas rancunier et on a rencontré des occasions de se parler plus posément. Il est même venu à un débat que j'animais dans la brousse, organisé par le CRILJ de l'Yonne. Arrivé à la bourre avec Rener, il avait pris place à côté de Ruy-Vidal et de Bruel, qui étaient déjà là. Une vraie belle soirée de printemps, avec une trentaine de personnes, dans une école rurale.

Une autre maison que j'aimais bien : les Éditions de l'Amitié. Sauf que j'y étais grillé. Cuit et recuit. Je n'y étais pas allé de main morte, faut dire. C'est encore dans *Trousse-livres* que j'étais monté au créneau. La raison ? Un des premiers bouquins d'Yves Pinguilly, *L'été des confidences et des confitures*, paru en 1979. Un roman d'amour, garçon et fille. Une affaire qui nous avait émus au comité de rédac de la revue. Le texte de Pinguilly n'était pas en cause, mais une des illustrations. On y voyait – devinait serait plus juste, car les images étaient en noir, à la manière des ombres chinoises – les deux amoureux sur une plage, dont la fille, qui avait sans façon, quitté son sous-tif. Damned ! Cette nudité suggérée, quelle offense !

Si les images trop fortes risquaient de bloquer les fantasmes des enfants, aux dires des psys, celle-ci au contraire, risquait au mieux de les libérer. C'est certainement ce qu'avait dû craindre le diffuseur, Hatier, qui avait exigé que l'illustratrice modifiât son image, tout bonnement, en envoyant se rhabiller la mignonnette. Pas de quoi en faire un fromage ? Que tchi ! Le bouquin était déjà sorti, figure-toi, et il a fallu rapatrier à la maison mère les exemplaires impudiques, pour les remplacer par de plus décents.

Pointilleux comme on était, on avait tout de suite hurlé à la censure, tu penses bien, et je m'étais porté volontaire pour écrire une note, dans laquelle, évidemment, je ne mâchais pas mes mots. Je n'en ai pas eu de regret, parce que j'en ai pris pour mon grade. Pas directement, mais en retour de manivelle. Avec cette *Amitié-là*, mes manuscrits n'ont jamais été copains. Je savais pourquoi, au moins, et tu ne sais pas toujours.

Où avais-je la tête ? Je croyais avoir terminé ma tournée des grands ducs et j'oubliais Bayard Presse. Il est vrai que j'ai vite fait une croix, si j'ose dire, sur cette maison d'édition. Je n'ai jamais pu y entrer. J'ai essayé pourtant, à plusieurs reprises, pour tenter un *J'aime lire*, et

de nouveaux essais plus tard, pour un *Je Bouquine*. Pas moyen. Bayard Presse moule ses bouquins à la louche. Si tes textes dépassent un tant soit peu du bord, couic ! ratiboisés. C'est calibré au millimètre. Dans le déroulé du récit, dans son organisation en chapitres équivalents. Une contrainte comme une autre, je ne dis pas, intéressante même, que d'obliger un auteur à raconter une histoire en un temps donné. Mais la contrainte déborde sur les idées, et les idées sur la langue, inévitablement. C'est là que les choses se corsent. Sous couvert de simplicité, c'est le plus sommaire qui prévaut. Il faudrait quasiment écrire avec, à portée de main, une échelle de vocabulaire étalonnée par des linguistes, pour savoir quel mot est approprié pour quel niveau scolaire.

— Les auteurs n'ont qu'à écouter comment parlent les gosses, j'avais l'impression d'entendre, en lisant les annotations de mes manuscrits retournés.

C'est vrai quoi ! On ferait mieux de se conformer un peu à l'air du temps, plutôt que d'en faire à notre personnalité ! Par exemple si les gamins, dans la vie courante, désignent leurs chaussures par le seul mot *tennis*, au point qu'ils en oublient tous les autres, il est inutile de les embrouiller en leur rappelant qu'il existe des *souliers* ! C'est pas plus compliqué que ça !

J'ai volontairement écarté de ma revue *Le Sourire qui mord*, trop particulier. Christian Bruel menait ses projets éditoriaux en collaboration étroite avec ses illustratrices (Anne Bozellec, Nicole Claveloux... ) Un quasi rapport de dramaturgie, comme au théâtre Vincent et Jourdeuil. Là, à moins d'être dans la cellule, tu n'avais pas ta place.

Voilà ! J'avais vite fait le tour des éditeurs qui pouvaient publier mes textes. Si tu considères d'une part que mes histoires ne pouvaient pas tous les intéresser et si tu écarteres d'autre part ceux avec qui je m'étais frité, je n'avais pas beaucoup de marge. C'est pourquoi j'étais drôlement heureux d'avoir harponné Léon Faure, même si Jean-Louis Yaïch se faisait tirer l'oreille pour le contrat. Ce n'était pas malveillance de sa part. Il était ainsi, approximatif. Quand j'arrivais à lui rappeler que cette histoire d'engagement restait pendante, il me répondait sans se cacher :

– C'est vrai, j'ai pas encore eu le temps de m'en occuper. Faut que je trouve des contrats type. T'en aurais pas, des fois ?

Il se marrait, gentiment désolé de devoir me baratiner, et ennuyé tout de même de n'avoir pas encore figolé sa

maison d'édition jusque dans ces détails scabreux. Il me rassurait, toujours plein de bonne foi :

— T'inquiète pas, j'y pense ! Dès que j'en ai un, je te l'envoie. Promis. Et puis, c'est pas ça qui va nous empêcher de le sortir, ton bouquin !

Il y a sans doute beaucoup pensé, mais ne l'a jamais fait.

*L'homme de pierre* a été publié, comme prévu, n'est pas passé inaperçu, et s'est même offert le prix du festival de Nice, ce qui n'était pas rien à l'époque. Ma joie, quand j'ai appris la nouvelle ! Et le plaisir de Jean-Louis, ravi comme un gamin, lui aussi. Nice ! C'est qu'il était de là-bas, dis ! Une réussite, incontestablement, mais avec une réserve toujours, le battement sourd d'une illusion au fond de moi, le rire d'une supercherie que j'acceptais faute de mieux, et cette impression que mon livre n'était pas encore un vrai livre et mon éditeur pas vraiment non plus un éditeur. Trop d'approximations dans sa gestion, de négligences, et des recettes qui étaient loin de couvrir les dépenses. On faisait semblant, quoi, comme des funambules qui se sont engagés sans balancier sur la corde raide. Leur chute est inévitable, ils le savent, mais ils s'efforcent d'oublier que leurs jours sont comptés.

Je n'ai jamais pu savoir combien d'exemplaires de *L'homme de pierre* avaient été vendus et je n'ai jamais touché un centime. S'il ne m'a rien rapporté, du moins ne m'a-t-il rien fait perdre. Ce qui ne fut pas le cas de l'éditeur<sup>4</sup>, qui, en quelques années, atteignit le bout de sa belle aventure.

**Jacques CASSABOIS**

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

[www.jacquescassabois.com](http://www.jacquescassabois.com)

---

<sup>4</sup> Monsieur Léon Faure a existé, mais n'a jamais été éditeur. C'était un vieil homme, avec des idées d'original aguerri, dont la maison hospitalière, s'ouvrait aux vents de la jeunesse et de la contestation. Jean-Louis Yaïch aimait y retrouver ses amis, pour explorer les étoiles à la recherche d'autres terres habitées, dans leur vaisseau spécial de buveurs de lune. Lorsqu'il créa sa maison d'édition, cet astéroïde issu de ses cogitations, il trouva tout naturel de la baptiser du nom de son hôte, mort peu avant.

Jean-Louis, depuis quelques années, a rejoint monsieur Léon, et il me plaît de penser qu'ils continuent ensemble d'élucubrer, sans plus se préoccuper de compte de gestion, ni d'autre retour sur investissement.